



L'ENFANT BRÛLÉ

THÉÂTRE

NOËMIE KUSICOVA, D'APRÈS STIG DAGERMAN

Un fils est dévasté par la mort de sa mère. Son père, lui, s'en remet vite. Faux-semblants, jalousies... Une œuvre suédoise admirablement adaptée.

■■■■

Théâtre qui retourne, jette le trouble, laisse des traces, que cet *Enfant brûlé* signé Noémie Ksicova. Repérée en 2021 grâce au festival Impatience, la metteuse en scène s'empare de l'œuvre du Suédois Stig Dagerman (1923-1954) dont la langue, difficilement transposable sur scène, est ici remaniée pour mieux transmettre aux spectateurs la sombre substance de son propos. L'enfant brûlé, c'est Bengt (Théo Oliveira Machado), 20 ans, qui vient de perdre sa mère. Comme le livre (paru en 1948), le spectacle commence le jour de l'enterrement de cette femme, clé de voûte de la famille dont la disparition semble insurmontable pour le jeune homme. Knut (Vincent Dissez), le père de ce dernier, paraît, lui, vite remis, troquant un bref chagrin de circons-

tance pour laisser entrer dans le foyer celle que l'on devine être son amour de plusieurs mois : Gun (Cécile Périconne). Bérit (Lumîr Brabant), la petite amie de Bengt, complète ce trio, s'efforçant de faire tampon entre ces êtres condamnés à évoluer ensemble.

Dans une ambiance souvent morose, mâtinée de faux-semblants, le mépris, les silences, les soupçons, les jalousies pèsent. Sur scène, le décor se transforme au gré des errements, tant psychiques que physiques. Pendant deux heures quarante-cinq, Noémie Ksicova examine les ressorts de la pensée du quatuor, dénouant les liens de leur relation. Chacun des protagonistes semble marcher sur un fil, à la limite du basculement dans un état émotionnel extrême. Au centre de tout, Bengt consume son être, agit telle une

bête, comme étranger aux frontières communes de l'humanité. Il est le foyer destructeur de cette famille. Consciemment ? Les lettres qu'il rédige, à lui-même et aux autres, témoignent en tout cas de sa clairvoyance.

Ce qui ne peut être dit ou montré, Noémie Ksicova le suggère par le son. « Je suis plus sensible à l'ouïe qu'à la vue. Il m'arrive de diriger les comédiens sans les regarder, en écoutant uniquement leurs voix », explique-t-elle. Les quatre interprètes, le jeune Théo Oliveira Machado en tête, sont d'ailleurs impeccablement dirigés. Ce dernier, déjà présent dans une précédente pièce de Ksicova (*Loss*, 2020), n'est pas diplômé d'une école de théâtre mais épatant dans la peau d'un personnage qui convoque notre part la plus sombre.

— **Kilian Orain**

| 2h45 | Le 14 février, Maison de la culture d'Amiens (80), tél. : 03 22 97 79 77 ; du 27 février au 17 mars, Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, Paris 17^e, theatre-odeon.eu

Deux hommes, deux femmes, et chacun marche sur un fil. Avec Vincent Dissez (le père).